

Le livre blanc de la poésie du monde

Éric Bédard

Numéro 87, hiver 2022

L'ironique sagesse de Serge Bouchard

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97375ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bédard, É. (2022). Le livre blanc de la poésie du monde. *L'Inconvénient*, (87), 10-13.

Le livre blanc de la poésie du monde

ESSAI **Éric Bédard**

Le soir du 6 février 2019, je rencontrais Serge Bouchard pour la dernière fois. C'était l'invité de la série d'entretiens *Figures marquantes de notre histoire*, et j'allais parler avec lui de la famille La Vérendrye, qui avait exploré l'Ouest jusqu'au pied des Rocheuses. Accompagné de l'écrivain Sébastien Fréchette (Biz), qui préparait un documentaire sur lui, il était calme et concentré. Il marchait lentement, péniblement, soutenu par une canne qui lui donnait une allure de vieux sage. L'auditorium de la Grande Bibliothèque était plein à craquer, l'atmosphère chargée. Une centaine de personnes, déçues, n'avaient pas eu accès à la salle, faute de places.

Boudé par l'université et les collègues qui n'embauchaient que des marxistes de stricte obéissance, Serge Bouchard a mené une vie d'anthropologue en liberté. Pour vivre de son savoir, il s'est fait conférencier, formateur, rédacteur de rapports et, par un heureux concours de circonstances, chroniqueur au *Devoir*, à la défunte Chaîne culturelle de Radio-Canada et à l'émission matinale de Marie-France Bazzo, qui le fit connaître d'un plus large public.

De toutes ses contributions médiatiques, la série *De remarquables oubliés* est celle qui a eu le plus grand retentissement et qui l'a rendu le plus fier. Aux auditeurs de la Première Chaîne de Radio-Canada, il a proposé soixante et onze récits originaux sur des femmes et des hommes qui méritaient toute notre admiration. Il l'a écrit plusieurs fois et

l'a répété en privé : il aurait aimé poursuivre cette série, mais des cadres de la société d'État en avaient décidé autrement.

Libre penseur, dégagé de toute contrainte universitaire, Serge Bouchard s'adressait au grand public. Son ambition n'était pas de dénicher de nouvelles sources, de faire une percée historiographique ou de proposer je ne sais quelle révolution épistémologique ou théorique aux sciences historiques, mais de bien raconter, de frapper l'esprit de l'auditeur et du lecteur. À la veille de sa mort, il planchait sur le troisième volume des *Remarquables oubliés*. En 2017, il avait fait paraître un beau livre, à la fois personnel et savant, sur le peuple innu, inspiré par son mémoire de maîtrise.

Cette passion dévorante de Serge Bouchard pour l'histoire, comment l'expliquer ? Dans quelle mesure son œuvre d'essayiste permet-elle d'éclairer cet intérêt pour le passé ?

Même si l'anthropologie et l'histoire sont des disciplines voisines, ces questions méritent qu'on s'y attarde. Après tout, Serge Bouchard aurait pu, à l'instar de son ami Bernard Arcand, s'en tenir à l'anthropologie. Sa vie durant, il aurait aligné les « lieux communs » de la société contemporaine, interrogé les idées convenues, déconstruit nos petites certitudes, avec son sourire en coin, son ironie mordante et sa plume d'essayiste brillant. Mais tout s'est passé comme si ce regard ironique et en surplomb, ce détachement d'intellectuel éclairé ne lui suffisait pas

et qu'il avait souhaité, par l'histoire, exposer un point de vue plus engagé sur sa société et sur le monde.

De son propre aveu, cette passion pour l'histoire tenait à la « mauvaise humeur d'un américaniste déçu », écrivait-il dans l'introduction du premier volume des *Remarquables oubliés* (Lux, 2011), véritable best-seller qui approcherait les quarante mille exemplaires vendus. Chaque fois qu'il était question de l'histoire du Canada qu'on lui avait enseignée à l'école primaire ou sur les bancs du Collège Mont-Saint-Louis, la boucane lui sortait par le nez ! Il en voulait aux élites bourgeoises et cléricales d'avoir érigé des monuments aux gouverneurs poudrés de la Nouvelle-France, aux martyrs jésuites et aux paysans résignés des *Belles histoires des Pays d'en haut*. La grande histoire étant impossible à transmettre dans sa foisonnante totalité, tout récit historique nécessite de faire des choix, répétait-il. Or les élites d'autrefois avaient sélectionné dans le passé des personnages, des événements et des manières de voir qui invitaient selon lui à la soumission, au fatalisme, à l'acceptation d'un certain ordre religieux, politique et économique. L'histoire de ces élites n'avait aucune grandeur, aucun panache et, surtout, aucune poésie propre à inspirer de la fierté et l'amour de la liberté. Il y avait bien sûr dans sa colère une forme assumée de conscience sociale, car cette histoire passait sous silence les crimes commis contre les Autochtones à partir du 19^e siècle ainsi que la misère des habitants canadiens-français, forcés de s'établir sur des terres de roche ou de s'exiler aux États-Unis. Parmi ses têtes de turc, Donald Creighton et Lionel Groulx : le premier avait érigé un mausolée biographique au raciste John A. Macdonald ; le second avait trop insisté sur l'homogénéité ethnique du peuple canadien-français et incarnait les valeurs réactionnaires d'une Europe qui n'avait jamais accepté la richesse et la beauté du Nouveau Monde et de ses premiers habitants.

Bien des baby-boomers québécois, voire probablement la majorité d'entre eux, ont macéré dans cette colère toute leur vie. Une colère si profonde, si viscérale qu'à les entendre, l'histoire du Québec aurait commencé en 1960. Face au passé long de leur pays, ces boomers ont oscillé entre la table rase et une indifférence amère, pimentée par la condescendance et le mépris. Résultat : ma génération et celles qui ont suivi ont intériorisé le mythe de la grande noirceur ; nous

avons donc hérité d'une mémoire courte, celle d'une Révolution tranquille bienfaisante.

Même s'il était un modèle de l'année 1947, Serge Bouchard ne s'est pas reconnu dans le portrait qu'on a fait de sa génération. Jeune, il a vécu le grand voyage initiatique en Coccinelle jusqu'en Californie, mais il ne s'est jamais intégré aux courants beatnik ou hippie et se serait tenu loin des champignons magiques et de la marijuana. « Dopé comme je l'étais à l'imaginaire, une substance de plus m'aurait fait sauter la tête¹. » Contrairement à bien des boomers instruits, il n'a jamais été un militant. Le soir du 15 octobre 1970, il ne scandait pas des slogans felquistes au centre Paul-Sauvé, il observait le mode de vie des Innus sur la Côte-Nord. On chercherait en vain dans ses essais un programme politique ou la défense d'une « idéologie ». Travailleur autonome, chassant les piges et les contrats, il n'a pas non plus bénéficié d'une sécurité d'emploi ou d'un plan de retraite. Baby-boomer atypique, Serge Bouchard s'est aussi distingué par un rapport au passé intuitif et affectif, marqué par son expérience familiale. Fils d'une mère anticléricale et d'un père fabulateur, neveu d'une tante qui avait refait sa vie en Californie et d'oncles ratoureux qui transformaient le réel un peu morne de leur vie de camionneurs en contes fantastiques, il ne retrouvait ni ses parents ni sa famille dans les descriptions caricaturales que proposent les historiens de la culture du vieux Canada français.

Il avait beau rejeter le récit des anciennes élites, il n'était donc pas question de tourner le dos au passé. L'histoire des historiens étant à ses yeux une sélection un peu arbitraire de faits et de personnages, il entendait proposer un autre récit aux contemporains, leur faire découvrir un passé inconnu, inédit, fascinant, regorgeant de femmes et d'hommes libres qui avaient forgé leur destin, souvent sans laisser de traces écrites. L'œuvre des *Remarquables oubliés* était explicitement animée par un « esprit de réparation ». Un mot vieillot revenait souvent dans ses conférences et ses entrevues, celui d'*ancêtre*. Serge Bouchard avait beau être absolument moderne, il y avait chez lui beaucoup de déférence et d'admiration pour ces nomades qui avaient pris la route sans trop connaître leur destination : des femmes et des hommes qui avaient arpenté le continent, souvent par nécessité, parfois par goût de l'aventure. Il prenait plaisir à raconter l'épopée de ces Canadiens qui avaient marché jusqu'aux Grands Lacs,

remonté le Mississippi et le Missouri, exploré le Minnesota, les Dakota, le Wyoming, ouvert la piste de l'Oregon ; des ancêtres qui étaient entrés en relation avec les Autochtones, avaient appris leur langue et jeté les bases d'alliances essentielles.

Sans surprise, il avait une prédilection particulière pour des personnages tels qu'Arthur Buies, Honoré Beaugrand ou Robertine Barry, tous opposés aux forces traditionnalistes de leur temps. Il admirait aussi les patenteux comme Joseph-Armand Bombardier, qui avait inventé une grosse machine à flotter sur la neige. Il avait une relation organique et magique avec la nature sauvage de l'Amérique. Les forces telluriques du continent le fascinaient. À l'instar d'un Gérard Bouchard, il reprochait aux élites anciennes d'avoir préféré l'histoire de la France et de l'Europe à celle de l'Amérique. « Nous faisons plus dans Charles le Chauve et Louis le Bègue que dans Gros Ours et Pied de Corbeau. L'Amérique sauvage et les grands parallèles de la petite histoire n'étaient pas la tasse de thé des frères enseignants². » Cet intérêt trop marqué pour la France avait fait de ses jeunes camarades des aliénés, des colonisés, des exilés de l'intérieur rêvant de fuir vers la métropole. « Je rêvais de Carcajou quand mes amis rêvaient de Cocteau [...]. [Ils] voulaient sortir de l'auberge, moi, je ne voulais pas sortir du bois³. »

Serge Bouchard était en colère contre l'histoire transmise par les maîtres de son enfance et de son adolescence. Il s'est énormément dépensé pour nous faire découvrir des personnages qui méritaient d'être mieux connus et estimés. Allons cependant un cran plus loin. Quelle fin plus élevée poursuivait donc Serge Bouchard lorsqu'il nous racontait ces histoires ? Pourquoi s'échiner à lire et à écrire sur tous ces héros oubliés ? Quelle était donc son intention et qu'espérait-il au juste ?

L'un des fils rouges qui traversent son œuvre d'essayiste, c'est sa critique du monde actuel. Ce solitaire un peu grognon, que la présence quotidienne et réconfortante de Marie apaisait, avait beau saluer certaines grandes avancées de la « modernité », notamment la libération des femmes et l'éclipse du carcan religieux, il n'était pas du genre à sortir le champagne et à fêter jusqu'à plus soif la victoire des Lumières contre les Ténèbres. Serge Bouchard n'était pas un moderne *satisfait*. Si la liquidation

des traditions surannées était une bonne chose, leur disparition avait créé un vide important que chacun tentait de combler à sa façon. Les uns passaient un temps fou sur les réseaux sociaux à comparer leur bonheur factice à celui de leurs milliers d'« amis », les autres étaient drogués de magasinage et de consommation.

Nous avons gagné beaucoup en brisant les cases absurdes de la condition imposée. Cependant, nous avons perdu notre assurance, nos ponts et passerelles. Nous sommes seuls en face de l'infini, formidablement outillés mais totalement désarmés [...]. On peut tuer une tradition pour toutes les raisons du monde. Les intentions sont bonnes en général. Mais nous avons pris le large sans prendre de précautions [...]. Surdosés de réalité, nous sommes plus sauvages que jamais, nous sommes des primitifs à la recherche de nos villages, de nos familles et de nos mythes⁴.

Par « surdose de réalité », Serge Bouchard entendait le triomphe sans partage d'une raison froide, mécanique, trop sûre d'elle-même. Dans plusieurs textes il dénonce un progrès qui n'est que calcul, angles droits, causalité et objectivité. Tout ce travail d'affranchissement d'une tradition lourde pour en arriver là : survoler des forêts saccagées par les compagnies forestières et des villages pris d'assaut par les promoteurs ; être témoin de la multiplication des boulevards Taschereau et de la destruction d'un beau patrimoine bâti ; manger de la nourriture préparée en usine, boostée au sucre et au sel ; ou passer ses fins de semaine dans des centres d'achats. Lorsque Serge Bouchard se moquait de ces goélands et de ces « moineaux domestiques » qui, au lieu de survoler des fleuves et des mers, libres d'apprécier les beautés du monde, préféraient piquer nos miettes dans des parkings asphaltés de McDonald's et de Tim Hortons, il parlait de nous, de notre peur de la liberté, de notre quotidien gris et aliénant. « Nous avons désenchanté le monde, perdu le sens de la beauté, liquidé notre héritage de merveilleux, neutralisé l'efficacité symbolique de nos rapports aux objets, à la vie, à la mémoire⁵. »

Pourquoi réécrire l'histoire, raconter la vie épique de « remarquables oubliés » ? Précisément parce qu'il était urgent de *réenchanter* ce monde qui ne carburait

qu'aux « vraies affaires », à la rationalité, au réel. Anthropologue de métier, Serge Bouchard savait tout ce que les sociétés doivent aux symboles et aux mythes. Sa façon très personnelle d'être « antimoderne⁶ » explique certainement sa fascination pour les Autochtones. Comme ces humanistes du 16^e siècle, Montaigne qu'il citait souvent, certains philosophes des Lumières qui se méfiaient d'un triomphe sans partage de la Raison, il estimait que les Occidentaux avaient beaucoup à apprendre de ces peuples qui avaient un rapport magique à la nature et aux animaux, qui se défiaient de l'autorité et ignoraient tout du concept de propriété. S'il se défendait de succomber au mythe du « bon sauvage », il ne se privait pas de vanter les vertus des Autochtones pour critiquer le manque de poésie de la civilisation moderne.

Depuis la nuit des temps, les êtres humains se racontent des histoires, pour expliquer le monde certes, mais surtout pour rêver, vibrer, s'évader des contingences du quotidien ou donner à la vie un sens plus riche et poétique. Que ces histoires aient été vraies ou fausses importe peu. Ces contes, ces légendes, ces récits de héros ont, pendant des millénaires, enchanté l'imaginaire des humains. Nous avons beau être modernes, pensons-nous vraiment que nous pouvons nous passer de cette source vitale ?

Avant de déposer d'importants projets de loi, les gouvernements proposent parfois un « livre blanc » qui fixe les principes de leur politique. Avec sa série *De remarquables oubliés*, Serge Bouchard a souhaité proposer à notre « humanité désorientée », enfermée dans un présent gris et déshumanisant, un « livre blanc de la poésie du monde⁷ ». À sa manière, il a voulu redonner de la dignité aux ancêtres, rendre hommage aux devanciers, proposer à notre imaginaire une épopée des commencements. L'écho reçu, l'accueil chaleureux du public, l'aura qui entourait sa personne durant les dernières années de sa vie montrent que Serge Bouchard avait un instinct sûr, que son entreprise était non seulement légitime, mais nécessaire, vitale. ■

1. Serge Bouchard, « Monique de Santa Monica », *Les yeux tristes de mon camion*, Boréal, coll. « Boréal compact », 2017, p. 41.

2. Serge Bouchard, « Qu'arrivera-t-il quand cela arrivera ? », *Les yeux tristes de mon camion*, op. cit., p. 132.

3. Ibid., p. 132-133.

4. Serge Bouchard, « L'océan numérique », *Les corneilles ne sont pas les épouses des corbeaux*, Boréal, coll. « Boréal compact », 2017, p. 244.

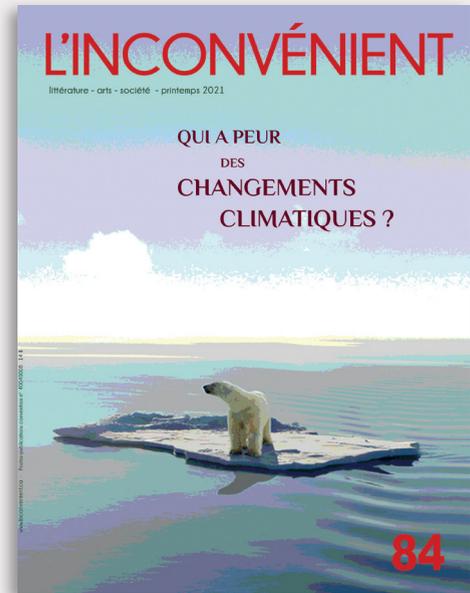
5. Serge Bouchard, « L'humain, les yeux ouverts », *Les yeux tristes de mon camion*, op. cit., p. 206.

6. Antoine Compagnon, *Les Antimodernes. De Joseph de Maistre à Roland Barthes*, Gallimard, 2005.

7. Serge Bouchard, « Avant-propos », *L'œuvre du Grand Lièvre Filou*, BQ, 2021, p. 10.

Historien et professeur à l'Université TÉLUQ, Éric Bédard est notamment l'auteur de *Recours aux sources. Essais sur notre rapport au passé* (Boréal, 2011, prix Richard-Arès). Il a récemment fait paraître *Le Québec. Tournants d'une histoire nationale* (Septentrion, coll. « Aujourd'hui l'histoire », 2021).

Il vous manque d'autres numéros ? Commandez-les en ligne !



- n° 86 La purification du genre humain
- n° 85 Des philosophes qu'il ferait bon relire
- n° 84 Qui a peur des changements climatiques ?
- n° 83 L'art (presque perdu) du dialogue
- n° 82 La pandémie : avant, pendant et après
- n° 81 Le pays incertain
- n° 80 Les 20 meilleurs romans québécois du nouveau siècle
- n° 79 Pierre Vadeboncoeur
- n° 78 Ruses et raisons de l'autodérision
- n° 77 Grandeur et misère de l'université
- n° 76 L'art doit-il être moral ?
- n° 75 Le néoconformisme
- n° 74 Révolution sexuelle, prise 2 ?
- n° 73 Ducharme sans Ducharme
- n° 72 La querelle de la laïcité
- n° 71 Les nouveaux romanciers mexicains
- n° 70 Faudra-t-il toujours lutter pour le français ?
- n° 69 Le fantasme de la survie
- n° 68 Du populisme
- n° 67 La société sans douleur
- n° 66 À quoi sert la fiction ?
- n° 65 La gauche et la droite
- n° 64 L'amitié au temps de Facebook
- n° 63 L'Amérique et nous
- n° 62 La tyrannie de la rumeur
- n° 61 Islam, islamisme, islamophobie
- n° 60 Avons-nous peur du pouvoir ?
- n° 59 Le marché des rituels
- n° 58 L'âge d'or des séries télé
- n° 57 Les embarras de l'identité
- n° 56 Où va la littérature québécoise ?